

GÉRARD GRUNBERG

# NAPOLÉON BONAPARTE

Le noir génie



CNRS EDITIONS



Quel homme politique fut Bonaparte ? Faut-il, comme Chateaubriand, souligner le « contraste entre ses actions prodigieuses et leurs misérables résultats » ?

En spécialiste de l'histoire institutionnelle, Gérard Grunberg passe au crible les différentes réalisations de l'antilibéral absolu que fut Napoléon Bonaparte. Incapable d'établir un système d'institutions stables et légitimes, animé d'un esprit de conquête qui aboutit à un grave bouleversement de l'Europe dont la France ne tira aucun profit, l'homme qui voulait terminer la Révolution laissa la société française aussi divisée après son règne

qu'avant sa prise du pouvoir. Les deux grands legs de Bonaparte, l'État central tentaculaire et l'amour de la gloire, ont longtemps retardé l'entrée de la France dans la modernité.

Le réquisitoire éclairé d'un grand politologue.

*Directeur de recherche émérite CNRS au Centre d'études européennes de Sciences Po, Gérard Grunberg est l'auteur de nombreux ouvrages dont La Loi et les Prophètes : les socialistes français et les institutions politiques (CNRS Éditions, 2013).*

Napoléon Bonaparte

Le noir génie



GÉRARD GRUNBERG

# Napoléon Bonaparte

Le noir génie

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris



*À François et Julien*



Et puis, il revenait avec la Grande Armée,  
Encombrant de butin sa France bien-aimée,  
Son Louvre de granit,  
Et les Parisiens poussaient des cris de joie,  
Comme font les aiglons, alors qu'avec sa proie  
L'aigle rentre à son nid !

Victor Hugo  
« À la colonne »  
*Les chants du crépuscule*

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure !  
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure :  
Sans haine et sans amour tu vivais pour penser :  
Comme un aigle régna dans un ciel solitaire.  
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,  
Et des serres pour l'embrasser !

Alphonse de Lamartine  
« Bonaparte »  
*Nouvelles méditations poétiques*



## PRÉFACE

L'idée de cet essai est née d'un sentiment d'insatisfaction. Malgré les nombreux ouvrages historiques, souvent remarquables, que j'avais lus sur Napoléon Bonaparte, je n'avais pas trouvé la clé me permettant, comme politologue, de pénétrer complètement le phénomène politique qu'avait été le régime napoléonien. La dictature de Bonaparte y était décrite en détail mais je n'en saisisais pas entièrement la nature ni ce qu'elle représentait dans l'époque qui était la sienne. Bonaparte demeurait pour moi un personnage pour partie énigmatique. Je ne parvenais pas à saisir ce qui lui donnait son unité d'un point de vue idéologique et politique.

Pour aller plus loin il me fallait à la fois mieux séparer l'homme de sa légende et dépasser la vision généralement acceptée de son legs historique. D'abord, puisqu'il s'agissait d'un régime de pouvoir personnel, il m'apparut qu'il était nécessaire de mieux lier l'homme à son œuvre, ses pensées à ses actions. Et que, du coup, il fallait donner à son auteur la complète paternité de celles-ci ; que c'était la seule manière de percer la signification du phénomène napoléonien comme phénomène politique. Ensuite, je devais mieux comprendre ce qui constituait chez Bonaparte le cœur de son idéologie et de sa vision du politique. De ce double point de vue, la lecture des mémoires et témoignages de ses contemporains, de ceux qui l'ont connu et ont eu des rapports étroits avec lui, m'a été

particulièrement utile. Non seulement parce qu'elle m'a donné une connaissance plus intime du personnage mais aussi parce qu'elle m'a aidé à saisir ce qui, d'un point de vue idéologique et politique, lui conférait son unité. En effet, la plupart de ces témoignages, quelle que soit la diversité des parcours politiques et des positions de leurs auteurs, convergeaient sur un point fondamental. Bonaparte avait représenté le modèle par excellence de l'antilibéralisme politique à une époque où le libéralisme politique se développait en Europe et aux États-Unis. Cet antilibéralisme, Bonaparte l'avait élaboré pour lui-même et en avait fait le guide de son action. Il est donc compréhensible que ce furent les penseurs libéraux de son époque qui l'aient le mieux compris et le plus critiqué, Chateaubriand, Mme de Staël et Benjamin Constant notamment. Ce sont eux qui m'ont mis sur la voie.

Il m'apparut alors que je devais mener ma réflexion à partir de cette idée centrale et donc relire la période napoléonienne comme une période marquée par une tentative de grande ampleur pour contrer le développement de l'idéologie libérale. Il me fallait analyser pourquoi et comment Bonaparte avait fait de l'antilibéralisme le guide de son action politique et comment il avait exercé son pouvoir et mené sa politique extérieure à partir de ce principe. Il m'apparut également que cette approche était la plus féconde pour comprendre à la fois les raisons de sa stupéfiante ascension et celles de sa chute brutale. L'échec du régime de Bonaparte devait être ainsi perçu non seulement comme celui de ses armées mais aussi comme celui de son projet antilibéral, ces deux échecs étant d'ailleurs étroitement liés.

Le présent essai tend ainsi à faire ressortir l'unité fondamentale de l'homme politique Bonaparte fondée sur le refus absolu du régime représentatif et des libertés publiques. Il s'agit, on l'aura compris, d'une réflexion qui renoue avec l'inspiration de ses contemporains libéraux qui ont subi et refusé sa dictature et qui ont pensé qu'un tel régime ne pouvait convenir durablement à la France.

## Introduction

### « *L'homme du destin* »

« Bonaparte était un poète en action, un génie immense dans la guerre, un esprit infatigable, habile et sensé dans l'administration, un législateur laborieux et raisonnable. C'est pourquoi il a tant de prise sur l'imagination des peuples et tant d'autorité sur le jugement des hommes positifs. Mais, comme politique, ce sera toujours un homme défectueux aux yeux des hommes d'État. Cette observation, échappée à la plupart de ses panégyristes, deviendra, j'en suis convaincu, l'opinion définitive qui restera de lui ; elle expliquera le contraste de ses actions prodigieuses et de leurs misérables résultats<sup>1</sup>. »

Cette citation de Chateaubriand offre la meilleure introduction possible au présent essai. Celui-ci a en effet pour objet l'étude de Napoléon Bonaparte comme homme politique. Son action dans la guerre comme dans l'administration et la législation a en effet inspiré depuis deux siècles d'innombrables auteurs qui ont admiré ou au moins reconnu ses talents, voire son génie, dans ces différents domaines. Aujourd'hui, la légende napoléonienne est toujours bien vivante et le personnage continue de fasciner. En témoignent la quantité d'ouvrages historiques récents, certains remarquables, qui lui sont consacrés. Cependant, contrairement à la conviction et à l'espoir de l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, la dimension proprement

---

1. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, Flammarion, 1982, t. II, p. 640.

politique de l'action de Bonaparte continue d'être insuffisamment traitée pour elle-même. Et, du coup, peu d'auteurs ont répondu, positivement ou négativement à sa question : fut-il ou non un homme politique défectueux ? Cet essai s'efforcera de combler, au moins en partie, cette lacune.

Pour saisir le rapport de Bonaparte à la politique, il convient d'appréhender comme un tout la période pendant laquelle il a exercé le pouvoir. La plupart des auteurs opèrent une coupure chronologique dans cette période. Certains l'établissent en 1802, avec le Consulat à vie, d'autres en 1804, avec l'Empire. Le « bon » Bonaparte du Consulat est parfois opposé au « mauvais » Napoléon de l'Empire ; la première période est décrite comme celle de la splendeur et de la gloire, la seconde comme celle du déclin et de la chute. S'agissant ici de comprendre et de décrire l'action politique de Bonaparte, nous ne suivrons pas ces auteurs. Bonaparte utilisait le mot « système » lorsqu'il parlait de son régime politique. Or, ce « système » était conçu dans ses grands traits dès Brumaire. Jusqu'à sa première abdication en avril 1814, il l'appliqua avec continuité et détermination. Certes, 1802 ou 1804 marquent des étapes importantes dans le cours de son règne. Mais, en réalité, l'essentiel est joué politiquement en 1799, d'abord avec le coup d'État, en novembre, puis surtout avec l'adoption de la Constitution de l'an VIII, en décembre. Bonaparte a, dès ce moment, le projet de s'emparer du pouvoir absolu, la détermination et les moyens d'y parvenir. Dès cette date, il est, pleinement, le chef de l'État. Il n'y a donc pas de raison convaincante pour distinguer le Bonaparte des premiers temps de celui des dernières années du point de vue qui nous intéresse ici ; celui-ci est la suite logique de celui-là, simplement plus despotique. Seule la période des Cent-Jours mérite un examen particulier tant les circonstances sont alors différentes et le souverain affaibli. Il ne nous paraît pas non plus pertinent de séparer la politique intérieure de la politique étrangère, tant sont étroitement liés, chez Bonaparte, l'exercice du pouvoir et la conquête de la gloire. Il n'y a pas de raison non plus, enfin, de séparer l'ère des grandes campagnes militaires victorieuses, notamment celles de 1805-1806, des

campagnes plus difficiles puis perdues de la période suivante. C'est une même politique étrangère, ou plutôt une même absence de politique étrangère, qui impulse puis poursuit le processus de la conquête territoriale ininterrompu.

Bonaparte s'est trouvé au pouvoir dans une période intermédiaire entre l'ancien monde et le nouveau. Lui-même, qui en avait la conviction profonde, voulait terminer la Révolution tout en sachant que celle-ci avait marqué une coupure fondamentale dans l'histoire du pays et plus généralement dans celle de l'Europe. À Sainte-Hélène, il répéta fréquemment qu'il avait été le trait d'union entre le passé et l'avenir. L'une des questions les plus intéressantes à se poser ici est donc celle de sa modernité politique, modernité que nous pouvons évaluer à deux siècles de distance. Dans le remarquable premier tome de sa récente biographie de Bonaparte, Patrice Gueniffey<sup>2</sup>, reprenant à son compte le propos de Von Humboldt qui, apercevant Bonaparte en 1797 à une séance de l'Institut, notait qu'il « pourrait concourir à l'idéal moderne », ajoutait : « ce qu'il a de plus ancien en apparence, de presque antique, est peut-être en même temps ce par quoi il est le plus moderne. Napoléon est une figure de l'individu moderne. Rien de plus exact. Ce qui, en lui, parle aux imaginations modernes, c'est la conviction qui est la sienne – et la nôtre –, que “jamais [s]on sort ne résistera à [s]a volonté” ». Nous ne partageons pas entièrement cette idée. Nous ne nions pas la part de modernité politique de Bonaparte, même si le volontarisme ne nous paraît pas en constituer à l'évidence un trait caractéristique. Mais ce qui, selon nous, fait la singularité du personnage et a contribué le plus fortement à faire de lui, de son vivant comme dans sa légende, une figure unique, c'est plutôt le mélange de modernité et d'archaïsme dans sa conception de la politique et dans son exercice du pouvoir. Aussi, tout au long de cet essai, tenterons-nous de faire ressortir cette forte tension entre modernité et archaïsme, tout en nous interrogeant sur le type de modernité dont il s'agit.

---

2. Patrice Gueniffey, *Bonaparte*, Gallimard, 2013, p. 257.

Les nombreux ouvrages qui ont été écrits sur Bonaparte, même les plus sérieux et précieux pour la connaissance, comportent souvent un biais en sa faveur. La fascination, compréhensible, pour l'homme, certes moins forte aujourd'hui que par le passé, continue d'habiter maints auteurs. Bonaparte demeure pour la plupart de ses biographes un personnage dont le bilan d'ensemble apparaît positif ou au moins très équilibré<sup>3</sup>. Notre regard sera ici nettement plus critique. Nous tenterons de montrer que Bonaparte, quels que furent son « génie » et sa gloire, fut bien, comme le pensait Chateaubriand, un homme politique « défectueux ».

Centrer une étude consacrée à Bonaparte sur sa dimension politique est d'autant plus légitime que lui-même, dès son plus jeune âge, s'est passionné pour la politique et que la question du pouvoir a toujours été centrale à ses yeux, qu'elle a toujours guidé ses réflexions et son action. Si les événements lui ont fourni les opportunités indispensables pour atteindre ses objectifs, c'est sa passion de la politique qui a toujours été, avec sa quête de la gloire, le moteur de son action. Bonaparte s'est voulu et a été d'abord un homme politique et plus précisément un homme de pouvoir. Annie Jourdan écrit justement que « sans nul doute, Napoléon est une "bête politique", convaincu que tout est politique, qu'il n'y a rien que la politique et que lui seul en maîtrise les subtilités<sup>4</sup> ».

L'amour du pouvoir était profondément ancré dans son caractère. Ce goût s'est développé avec la vision qu'il a précocement conçue de lui-même et de ses extraordinaires capacités. Il a rapidement ressenti comme insupportable toute sujétion à qui que ce soit et à quelque régime politique que ce soit. Les premières notations faites sur son caractère datent de son séjour à l'école de

---

3. Parmi les ouvrages historiques les plus critiques, il faut signaler notamment le livre d'Annie Jourdan, *L'Empire de Napoléon*, Flammarion, 2000, celui de Natalie Petiteau, *Les Français et l'Empire, 1799-1815*, Presses de l'Université d'Avignon, 2008, et celui de Jean-Paul Bertrand, *Napoléon et les Français, 1799-1815*, Armand Colin, 2014. L'essai de Lionel Jospin, *Le Mal napoléonien*, Seuil, 2014, est également très sévère.

4. Annie Jourdan, *L'Empire de Napoléon*, *op. cit.*, p. 72.

Brienne puis à l'École militaire de Paris. Il y est décrit comme dominateur, impérieux, entêté, extrêmement porté à l'égoïsme et solitaire. Bourrienne, qui fut son ami et condisciple à Brienne avant d'être son secrétaire particulier sous le Consulat, le dépeint comme défendant à tout prix son pré carré. Lui-même confiera plus tard à Mme de Rémusat, s'agissant de l'époque de son séjour à Brienne : « j'avais déjà l'instinct que ma volonté devait l'emporter sur celle des autres et que ce qui me plaisait devait m'appartenir<sup>5</sup> ». Ce trait de caractère incite à donner, au départ, une importance décisive à la psychologie de Bonaparte dans l'étude de son action. Jacques Bainville, dans sa classique et stimulante biographie, était parti de l'idée opposée, estimant que « la grande faiblesse de ces sortes d'explications, c'est qu'elles n'éclairent rien<sup>6</sup> ». Pour nous, au contraire, le caractère, la personnalité, les tendances psychologiques de Bonaparte expliquent pour une large part le rapport qu'il a entretenu au pouvoir et, plus largement, son extraordinaire destin. Ce ne sont pas selon nous d'abord les circonstances ou les contraintes externes qui furent à l'origine de son action, contrairement à la vision bainvillienne, mais sa propre personnalité. Notre parti pris de départ est ainsi de mettre l'acteur au centre du tableau et de lui attribuer la paternité de ses actions.

Les actions de Bonaparte doivent d'abord être rapportées à la conscience qu'il a eue très tôt d'avoir un destin hors du commun ainsi qu'à sa volonté inébranlable de l'accomplir. Ce destin, tel qu'il se le représenta précocement, fut le produit de sa puissante imagination et de sa forte tendance à la rêverie. Sans prendre en compte cette composante fondamentale de sa personnalité, il n'est pas possible de comprendre la nature de son rapport au politique. Comme l'écrit encore, de manière pénétrante, Chateaubriand : « une imagination prodigieuse animait

---

5. Mme de Rémusat, *Mémoires 1802-1808*, Elibron Classics, 2006, t. I, p. 267. Sous l'Empire, Claire de Rémusat, née Gravier de Vergennes (1780-1821), fut attachée à l'impératrice Joséphine comme dame du palais. Son mari, le comte Auguste de Rémusat, fut premier chambellan de l'Empereur, puis grand maître de la garde-robe et enfin, en 1807, surintendant des théâtres impériaux. Elle est la mère de Charles de Rémusat, écrivain et homme politique libéral.

6. Jacques Bainville, *Napoléon*, Fayard, 1931, p. 8.

ce politique froid : il n'eût pas été ce qu'il était si la muse n'eût été là ; la raison accomplissait les idées du poète. Tous ces hommes à grande vie sont toujours un composé de deux natures, car il les faut capables d'inspiration et d'action : l'une enfante le projet, l'autre l'accomplit<sup>7</sup> ». Et Bourrienne, écrivait de son côté : « Bien qu'il fût l'homme le plus positif qui ait peut-être jamais existé, je n'en ai point connu qui se laissait plus facilement entraîner au charme des illusions ; en bien des circonstances, désirer et croire étaient pour lui une seule et même chose<sup>8</sup> ». Bourrienne et Chateaubriand nous mettent ainsi sur la voie pour comprendre la vraie nature, double, de Bonaparte, un mélange instable de raison et d'imagination, mélange qui, nous le verrons, causera à la fois sa prodigieuse réussite et sa chute. D'un côté, sa formation scientifique ainsi que sa forme d'intelligence le portaient à l'analyse rationnelle. Et il fut dans une large mesure un politique rationnel. D'un autre côté, son imagination l'a poussé constamment, de manière irrationnelle, vers la poursuite de l'aventure et la recherche de la gloire, ou, comme il le disait lui-même, vers l'accomplissement de son destin. Cette tension entre sa volonté de créer un ordre rationnel et stable et la violente pulsion qui le poussait constamment vers l'aventure explique Bonaparte. Dans la période où il allait exercer son action, le pôle rationnel de sa personnalité le poussait à stabiliser l'État sous la forme qu'il avait connue et correspondait à son tempérament, la forme monarchique, tandis que le pôle irrationnel l'amenait à se couler dans le moule de la Révolution conquérante. Pour reprendre l'heureuse formule

---

7. Chateaubriand. *Mémoires d'outre tombe*, op. cit., t. II, 1982, p. 80.

8. Bourrienne, *Mémoires*, Elibron Classics, 2007, t. IX, p. 120. Louis Antoine Fauvelet de Bourrienne (1769-1834) se lia d'amitié avec Bonaparte à l'école de Brienne et devint son secrétaire particulier sous le Consulat. Il fut renvoyé en 1801 puis, nommé en 1804 par Bonaparte son ministre plénipotentiaire à Hambourg. Rentré en France à la fin de 1813, il fut nommé directeur-général des postes en 1814 par le gouvernement provisoire, puis préfet de police en 1815 par Louis XVIII. Il suivit ce dernier à Gand sous les Cent-Jours et revint à Paris en juillet, avec le roi. Il fut nommé conseiller d'État en service ordinaire puis membre du conseil privé en septembre 1815. Dans le même mois, il fut élu député par le département de l'Yonne.

d'Albert Vandal, « il avait l'imagination républicaine et l'instinct monarchique, [...] ce désaccord intime le faisait double, empêchait qu'il vît clair en lui-même et qu'il eût l'intention préméditée de ce qu'il accomplirait<sup>9</sup> ». Aventurier solitaire et gouvernant d'un grand pays, tel est le personnage complexe que nous devons analyser.

Certains de ses proches ont bien perçu cette dualité mais ils n'ont pas toujours compris que les deux faces de sa personnalité étaient indissolublement liées. Ils rêvaient d'un Bonaparte débarrassé de son côté obscur et devenant alors l'un des plus grands hommes de l'histoire. Mme de Rémusat écrivait ainsi : « Il semble qu'il y ait eu deux hommes réunis en lui. L'un sans doute plus gigantesque que grand, mais enfin prompt à concevoir, aussi prompt à exécuter, et jetant à divers intervalles les bases du plan qu'il avait formé. Celui-là, mû par une pensée unique, semblait dégagé de toutes les impressions secondaires qui pouvaient arrêter ses projets ; celui-là, si son but eut été le bien de l'humanité, avec les facultés qu'il déployait, serait devenu le plus grand homme qui ait paru sur terre. [...] Le second Bonaparte, intimement attaché à l'autre comme une mauvaise conscience, dévoré d'inquiétude, sans cesse agité de soupçons, esclave des passions intérieures qui le pressaient toujours et défiant, craignant tous les pouvoirs, redoutant même ceux qu'il avait créés. Si la nécessité des institutions se démontrait à lui, il était en même temps frappé des droits qu'elles donnaient aux individus, et, comme il arrivait à avoir peur de son propre ouvrage, il ne pouvait résister à la tentation de le détruire brin par brin<sup>10</sup> ». Bourrienne<sup>11</sup> faisait de son côté à peu près la même observation. Ils ne percevaient clairement, ni l'un et l'autre, que c'était précisément cette dualité qui avait produit, pour reprendre les mots de Chateaubriand, « le contraste de ses actions prodigieuses et de leurs misérables résultats ». Son rapport à la politique ne peut donc être analysé

---

9. Albert Vandal, *L'Avènement de Bonaparte*, Nelson, t. II, p. 85.

10. Mme de Rémusat, *Mémoires*, *op. cit.*, t. II, p. 277.

11. Bourrienne, *Mémoires*, *op. cit.*, t. III, p. 33.

et compris qu'en prenant en compte cette personnalité double, où une rationalité hors du commun se confronte sans cesse à une irrationalité tout aussi hors du commun. C'est cette contradiction fondamentale, existentielle, qui a fait Bonaparte. Son rapport au politique est ainsi structuré par une double tension. D'une part, entre le pôle archaïque et le pôle moderne de sa vision du politique et d'autre part entre la dimension rationnelle et la dimension irrationnelle de son action. C'est en évaluant simultanément les résultantes de ces deux tensions qu'il est possible d'appréhender et d'évaluer, à deux siècles de distance, l'homme politique que fut Bonaparte.



Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions  
sur notre site [www.cnrseditions.fr](http://www.cnrseditions.fr)